

Bonjour, M'sieur-dame les concierges !

Nous parlons ici de conciergerie des écoles. Samuel Aubert, dans *Souvenirs de jeunesse*, version de 2011, raconte comment celle-ci pouvait être faite par les propres élèves, tout au moins en ce qui concerne le balayage des classes :

Chaque jour la classe était balayée par quatre garçons désignés à tour de rôle par le régent. Chacun avait sa rangée de bancs à balayer. Chacun s'introduisait sous le dernier blanc armé d'un époussoir, passait sous les autres et ressortait sous le premier amenant la poussière devant lui. Vous pouvez penser de quelle qualité était l'ouvrage et la quantité de poussière et de microbes que les balayeurs avalaient.

Le même auteur avait traité précédemment de la problématique du balayage.

A propos du balayage des salles d'école par les enfants – FAVJ du 14 novembre 1912 –

La population de notre contrée a eu la bonne fortune, dimanche 23 novembre, d'entendre Mmes Monneron et Tissot de Lausanne parler de la tuberculose et des moyens à employer pour lutter contre l'extension de cette terrible maladie, moyens qui se résument par ces mots : de l'air, de la lumière, de la propreté dans les appartements. La Feuille d'Avis a très clairement rendu compte de la conférence, aussi n'y reviendrai-je pas, sauf cependant sur le point suivant qui a été heureusement mis en relief par l'honorable chroniqueur de ce jour, savoir celui du balayage des salles d'école par les enfants,.

Nos salles d'école sont en planches de sapin, les enfants portent habituellement des souliers ferrés. Donc les planchers s'usent rapidement et donnent naissance chaque jour à une certaine quantité de poussière qui s'accumule sous les tables, dans les coins et surtout dans les vides formés par les planches peu à peu rétrécies. Or, la poussière est un réservoir, un véhicule à microbes : tous les mauvais, les dangereux y élisent domicile. De plus, la poussière, par elle-même, est un corps malfaisant. Respirée, elle irrite les muqueuses intérieures et produit volontiers des inflammations des voies respiratoires.

Vous qui avez été à l'école et qui avez balayé la classe finie, vous savez comment l'opération se pratique : on mouille un peu le plancher par places, puis à grand renfort de coups de brosse ou de balai, on balaie, c'est-à-dire que l'on soulève la poussière gisant sur le plancher et qu'on en imprègne l'air environnant. Ainsi les enfants ne balaient pas, n'enlèvent pas la poussière, mais la mettent en danse et avec elle, les innombrables microbes qu'elle recèle. Et si, dans ces conditions, les enfants qui balaient ne sont pas plus souvent malades, enrhumés ou frappés de bronchites, vraiment il faut qu'ils soient plus solides

qu'on ne le croit généralement. Toutefois, il est à croire que bien des indispositions infantiles n'ont pas d'autre cause.

Au nom de l'hygiène, le balayage de la salle d'école par les enfants doit disparaître à jamais : c'est une pratique ancienne mais dangereuse pour leur santé, sans aucune utilité pour eux et qu'il est temps de supprimer. On l'a fait pour les enfants des classes inférieures et ceux de l'Ecole industrielle, il n'y a pas de raison pour ne pas le faire vis-à-vis de ceux d'autres écoles.

J'entends l'objection : si le balayage est dangereux pour les enfants, ne l'est-il pas tout autant pour la ou les personnes que l'on chargera à l'avenir de cette besogne peu agréable mais pourtant indispensable ? Non ! L'adulte est plus résistant que l'enfant à l'égard de certaines maladies et particulièrement la tuberculose. Une personne adulte, une femme par exemple, ayant dépassé la trentaine est moins vulnérable vis-à-vis de cette maladie qu'un enfant, et puis elle sait ou est censée savoir balayer, sans soulever de la poussière, en l'enlevant avec un linge ou une panosse mouillée, tandis que l'enfant ne le sait pas.

J'entends encore une autre objection. En obligeant l'enfant à balayer la salle d'école, ne lui apprend-on pas et ne l'habitue-t-on pas à savoir balayer ? Ah, pour ça non ! Pour lui, l'opération de balayage est une corvée qu'il s'agit de faire le plus rapidement possible, aussi : en avant l'époussoir ou le balai et... les nuages de poussière ! Il y aurait bien un moyen, ce serait celui de charger l'instituteur ou l'institutrice d'être présent du commencement à la fin de l'opération et de la surveiller strictement jusque dans ses moindres détails. Seulement, qu'on le veuille ou non, cela ne rentre pas dans ses fonctions et il ne peut être question de l'astreindre à cette besogne.

Il y a d'autre part des gens, et ils sont nombreux, qui sont opposés aux mesures d'hygiène publiques parce que, disent-ils sans rire : « il n'y a pas besoin de faire toutes ces histoires, de notre temps chacun balayait l'école à son tour et cela ne nous a pas empêché d'atteindre soixante, septante ans et plus ».

Ce n'est pas une raison et les gens qui pensent ainsi n'oublient qu'une chose. C'est que les enfants d'aujourd'hui n'ont pas la robustesse et la résistance de ceux d'il y a soixante ans. La race a perdu de sa vigueur et elle ne peut lutter contre la dégénérescence qui la menace qu'en confortant sa vie aux règles de l'hygiène. Autrefois, cela n'était pas nécessaire : tous les enfants ayant doublé le cap de la première année de leur existence (savoir une bien faible proportion du nombre total des naissances) étaient tellement solides et robustes que, malgré les conditions hygiénique très défavorables dans lesquelles on les élevait, ils passaient outre et restaient invulnérables à la tuberculose et à d'autres maladies¹.

Dans sa conférence, Mme Monneron a très heureusement dit : « dans la lutte entreprise, sauvons l'enfant, préservons du danger les générations futures ».

¹ Nous ne sommes pas tout à fait certains que ces propositions correspondent à la réalité !

Il y a beaucoup à faire chez nous et si nous voulons entamer de suite le combat avec quelque chance de succès et effectivement sauver l'enfant, attaquons-nous de suite à cette déplorable pratique du balayage des salles d'école par les enfants. Supprimons-là immédiatement et confions-là à des personnes diligentes, propres et conscientes de leurs devoirs. Indemnisons-les largement. Il en coûtera une certaine somme à la Bourse communale, mais la commune a tout intérêt à ce que tous ses membres, les jeunes spécialement, soient en bonne santé. Pour l'individu, la santé est le bien le plus précieux, pour la collectivité des individus, c'est la même chose.

Actuellement, la Bourse communale est fréquemment appelée à s'ouvrir pour acquitter les dépenses occasionnées par la maladie d'enfants indigents.

Quand l'hygiène scolaire sera ce qu'elle doit être, les enfants seront beaucoup moins souvent malades et la caisse de la collectivité sera moins souvent mise à contribution de ce côté-là.

S.A.

Il y eut naturellement des concierges pour toutes les écoles de la Vallée, ceux-ci, hommes ou femmes, dépendant directement des communes pour leurs fonctions rémunérées, on s'en doute, au compte-gouttes !

Nous nous attardons ici sur la conciergerie de l'école des Charbonnières pour le simple fait que nous n'avons pour l'heure d'informations sur le sujet qu'en ce village.

Monsieur et Madame Jaccoud. Lui, Edmond, travaillait comme cheminot sur le Pont-Brassus, le chemin de fer, la grande affaire de la famille Justin de la gare dont il devait épouser la fille. Elle, Ida, donc fille de Justin et de Alice dite Alice de la gare née Capt au Solliat. On a aucune idée du début de leur carrière comme concierges à l'école, ni de sa fin. Nous savons simplement qu'ils étaient actifs dans les années cinquante.

Le couple, dont le fils René était en Suisse allemande depuis longtemps et où il devait faire carrière, vivait d'une existence paisible, en location à l'étage de la maison de Paul Rochat dit Paulet, père de Maurice Rochat-Piacet, décédé récemment.

Ma mère et moi étions quelque peu liés à ces braves gens. Lui pratiquait le reliage en ses heures de loisir. Il collectionnait aussi les timbres poste dont il avait une collection très importante.

Ida quant à elle était ménagère. Je la voyais surtout quand elle montait avec son mari au niveau du collège dont ils nettoieraient les deux classes avec une application tranquille. Je pense qu'ils avaient aussi charge des toilettes du sous-sol, dont en particulier celles des garçons qui sentait toujours bon le pipi ! Les odeurs, ça vous poursuit mieux que des images.

Ils s'activaient d'une manière attentive, sans faire de bruit. Il n'est pas certain qu'à l'époque ils aient disposé d'un aspirateur. Tout se faisait donc au balai comme au bon vieux temps du professeur Samuel Aubert.

Mme Jaccoud, souvent avant de redescendre chez elle, laissait partir son mari pour venir discuter la moindre chez ma mère à laquelle elle achetait des œufs.

C'est aussi là que je pus voir cette dame sympathique, méchante avec personne, confidente quelque part de ma mère. C'est moi-même qui parfois allais lui ouvrir la porte d'entrée du corridor alors qu'elle venait de frapper. Je voyais sa silhouette au travers des verres teints de cette porte. J'étais tout jeune. En conséquence la scène m'a sûrement été racontée plus tard, à moins que par exception j'aie pu m'en souvenir. J'avais crié à ma mère :

- Maman, viens « gader » la Cacou !

Souvenirs, souvenirs.

Les générations passent, les gens disparaissent après avoir vécu en occupant de petites fonctions et personne souvent ne pense à témoigner de leur vie ancienne. Raison pour laquelle aujourd'hui je vous propose de rencontrer ce couple discret au possible, en location toute une vie et sans le moindre désir de posséder une maison.

Edmond Jaccoud, soit dit en passant, fut l'auteur d'une série de clichés qui nous montrent le Vieux Moulin qu'il avait juste sous leur fenêtre de la cuisine, de l'autre côté de la route. On le voit encore intact, puis tout soudain c'est la grande démolition. Nous sommes en 1958. La commune a racheté la vieille bâtisse à Marcel Rochat dit du Moulin, dix fois modifiée ou reconstruite, mais toujours sur l'emplacement où fut édifié le premier bâtiment du village en 1430, le moulin de la Sagne.

Edmond Jaccoud, intéressé par la vie du monde, la collection des timbres procède d'une ouverture formidable, découpait des articles de journaux qu'il collait dans de grands catalogues périmés. Une partie de cette matière repose aujourd'hui aux archives du Patrimoine de la Vallée de Joux.

Il n'est pas vain de savoir de cette manière à quoi s'intéressaient nos gens dans ces années cinquante ou soixante, alors que la guerre commençait à se faire oublier.



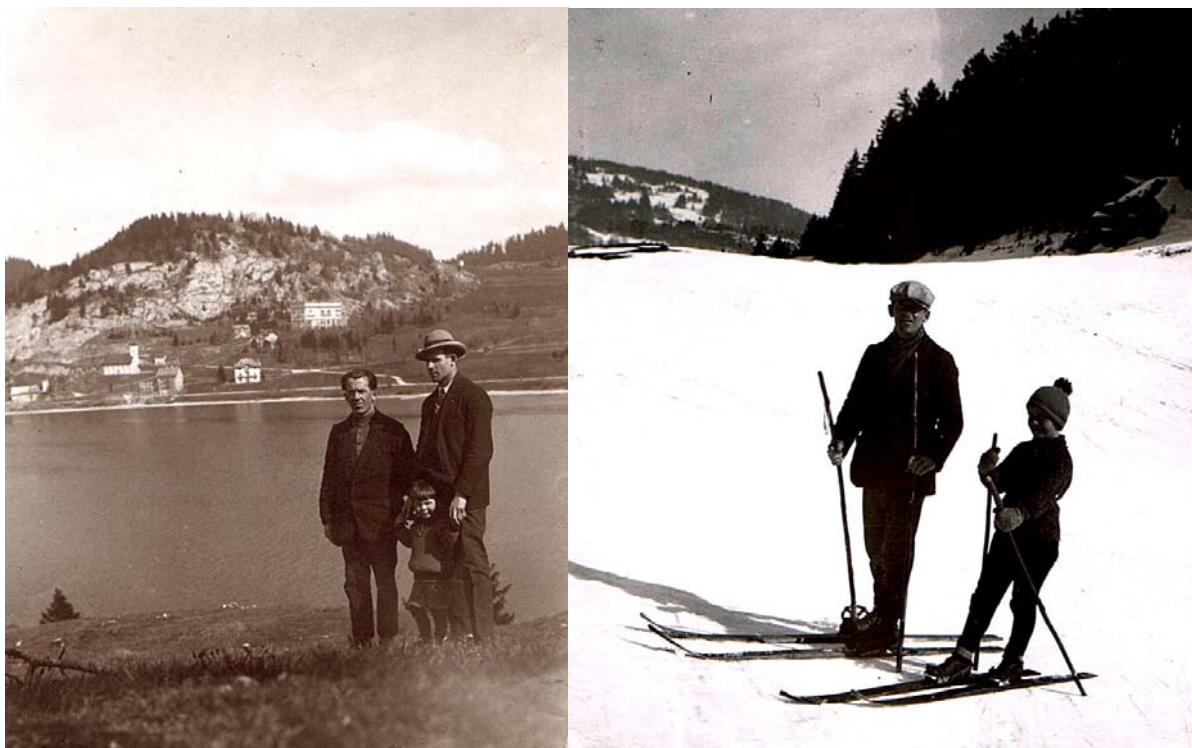
Charbonnières, début des années soixante.



Charbonnières années septante. Notre maison est à gauche. A ses côtés, le collège. Le couple Jaccoud habite au premier étage de la grande maison mise de « traviole » avec le toit noir, partie de gauche. Tout se passe dans ce quartier du centre du village – Crêt-du-Puits.



Ida Jaccoud, fille de l'Alice de la gare et de Justin Rochat.



Edmond Jaccoud et son fils René.



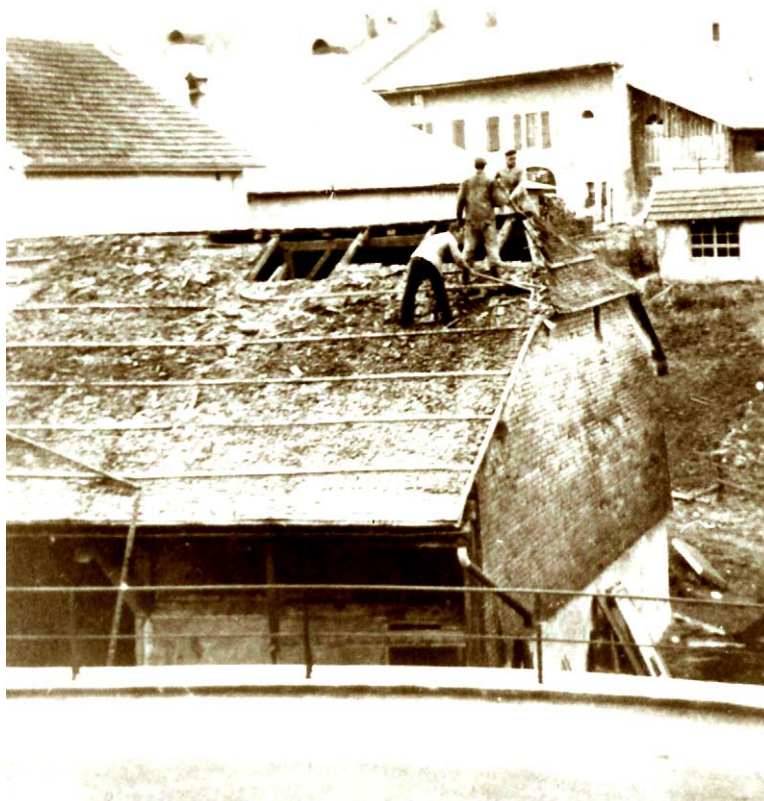
Fidèle concierge avec sa femme Ida de notre collègue.



Mme Ida Jaccoud en ses fonctions, le temps d'une pause balai !



Ce que l'on voyait de la fenêtre de la cuisine du couple Jaccoud. Le Vieux Moulin. Avant la démolition et en passe de disparaître. A gauche la fontaine de l'église, au centre le local des pompes et des pompiers, à droite la laiterie où travaille Gaston Rochat, père du soussigné.





Edmond Jaccoud, né le 7 février 1901, décédé en 1972, Ida Jaccoud née Rochat, née le 23 juin 1902, décédée dans les années huitante à l'Abbaye.



La maison qu'ils habitèrent une bonne partie de leur vie, deuxième étage, chez Paulet fils d'Alphonse.



Environ de la gare du Pont, avec Edmond Jaccoud à la pelle. Considérant qu'il est né en 1901 et qu'il serait ici à l'âge de sa retraite en 1966, on peut dater cette photo de cette année-là. Aurait-il toutefois fait des années de plus ?



Mme Ida Jaccoud dans les années septante.